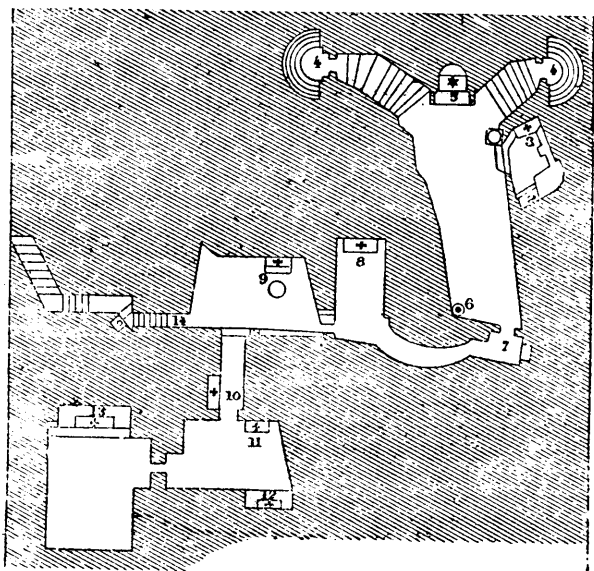




GROTTE DE LA NATIVITÉ DU SAUVEUR

LA SAINTE CRÈCHE

(Voir gravure)

Nous offrons aujourd'hui, à nos lecteurs, une très fidèle représentation des précieux restes de l'auge dans laquelle la sainte Vierge déposa le divin Enfant après sa naissance.

Cette précieuse relique est conservée à Rome, à Sainte-Marie-Majeure.

C'est à la dernière fête de Noël qu'elle a été photographiée. La gravure que nous en donnons en a réduit les proportions au cinquième, c'est-à-dire que le morceau qui porte le numéro 2, par exemple, et qui, sur la gravure, mesure 3 pouces de long, sur environ un demi-pouce de large, a, en réalité, 3 pieds de longueur, sur 2½ pouces de largeur.

La crèche, ou, pour être plus exact, les cinq morceaux de bois qui en restent, est enfermée dans un reliquaire en cristal de roche, ayant la forme d'un œuf énorme, couché horizontalement sur un support d'or et d'argent ciselé. Cet objet d'art mesure environ 20 pouces de haut sur 39 pouces de long. Il est surmonté d'une statue en vermeil de l'Enfant Jésus dans un berceau ; à droite et à gauche, dans des manchons de cristal, on voit du foin de l'étable de Bethléem et des langes du divin Enfant. Ce magnifique reliquaire est un don de la duchesse de Villa-Hermosa.

Notre gravure représente ce qui a été conservé de la crèche ; ces traverses de bois sont vermoulues et ont une teinte grisâtre, comme serait celle de morceaux de vieux chêne saupoudrés de farine. Elles sont suspendues horizontalement dans l'ovale de cristal par des rubans d'argent.

Pendant tout le cours de l'année, la sainte crèche est enfermée dans une armoire dorée, située sur l'autel de la Confession de Sainte-Marie-Majeure.

Cette Confession, au-dessus de laquelle est le corps de l'apôtre saint Mathias dans une urne magnifique de porphyre, a été construite par Pie IX. La statue en marbre blanc de ce Pontife est au centre.

Le pape est représenté à genoux, en prière.

Le jour de Noël, l'insigne relique est exposée depuis les premières vêpres jusqu'au lendemain soir.

La fête de la Nativité se termine par une procession dans la basilique à laquelle préside un cardinal.

La Sainte Crèche y est portée par des Pénitents Blancs, au milieu d'une foule énorme ; on la dépose à la sacristie et, pendant toute la soirée, on est admis par petits groupes à aller la vénérer de près.

Elle fut rapportée de Bethléem en 642, lors de l'invasion musulmane, et déposée à Sainte-Marie-Majeure par le pape Théodore.

LA FIN DU PÈRE LEGARDEUR

RÉCIT DE NOËL

Le père LeGardeur est mort depuis plusieurs années et voici l'histoire que j'entendis raconter de lui, un vingt-quatre décembre au soir, alors que plusieurs braves personnes canadiennes attendaient, en causant au coin du feu, l'heure sublime de la messe de minuit.

C'est encore une coutume respectée, dans certains villages de notre pays, de se grouper, ce soir là, autour d'un même foyer, et là, de raconter mille aventures ayant leur note religieuse et leur teinte de mélancolie. Or, ce fut tandis que le bois de cèdre pétillait dans l'âtre et que la flamme montait en spirales dans la grande cheminée, portant des nuages de fumée vers un ciel gris, estompé de nuances noires, qu'un vieux citoyen nous fit le récit suivant.

Dehors, il faisait froid, oh ! bien froid, et ce fut, sans doute, en regardant le givre qui argentait les vitres des fenêtres, et en écoutant le bruit de l'acier des carioles grinçant sur la neige durcie, que sa mémoire se reporta vers LeGardeur, le mendiant infortuné, comme on l'appelait dans le comté de X....

* *

Le père Jean-Marie LeGardeur, nous ap- prit-il, était un personnage intéressant. De longues infortunes l'avaient réduit au plus extrême dénuement, mais pauvreté n'est pas vice, remarqua le brave homme, et cela n'empêchait pas qu'il était généralement estimé, et que tous, pour lui, auraient partagé le dernier morceau de pain.

D'origine, il était Breton. Il avait conservé plusieurs des coutumes de ce pays, entr'autres les superstitions. Il était bon, doux et tendre ; mais, à ses heures, le vieillard retrouvait son ancienne vigueur ; le sang bouillant du Franc agitait encore ses veines et faisait battre son cœur de chêne. Son langage était imagé et expressif, et sa voix, quand il parlait du passé, se creusait pour devenir sombre et douloureuse. Sa vie, à l'état reposé, possédait une langueur pleine de tristesse ; son front ridé se cachait à moitié sous une mèche de cheveux blancs comme neige, tout comme sa barbe, du reste, et ses moustaches de militaire.

Le père, était, en effet, un ancien soldat. Il s'était battu pour l'Alsace, sa province d'adoption, qui, avec sa sœur, la Lorraine, a tant souffert et souffre tant encore des cruelles exigences de l'Allemagne.

Il avait assisté à toutes les horreurs de la guerre franco-prussienne, et le pauvre vieux, quand il parlait de sa France bien-aimée, il pleurait tout bas, et, découvrant son bras gauche, nous montrait la cicatrice d'une blessure qu'une balle lui avait infligée à la bataille de Gravelotte. Il avait connu Bazaine, l'Isca- riote de l'armée française, qui, " méprisant son honneur, sa patrie, ses serments, avait trahi les siens et livré Metz aux reîtres allemands."

Quand il parlait des canons prussiens qui avaient travaillé au bombardement de Paris, son vieux cœur de soldat se soulevait à fendre sa poitrine ; ses regards prenaient une expression de belluaire, ses traits devenaient mar- morés, et sa haine, haine légitime du reste, inspirée par l'amour de son pays, se retraçait dans ses gestes et ses paroles. Les enfants de l'Alsace-Lorraine sont aux Prussiens ce que les anciens fils de la Pologne persécutée étaient aux Cosaques de Russie, et la haine qu'ils ont au cœur est de celles que le temps ne fait qu'augmenter.

LeGardeur avait quitté l'Alsace quelque temps après la fin de la guerre de 1870, et quand on lui demandait pourquoi il avait tra- versé les mers, il répondait qu'il aimait mieux l'exil à l'étranger que l'exil dans son pays, et il ajoutait qu'il avait prévu que la France dormirait longtemps sur le sort de ses filles malheureuses et abandonnées.

— Mais, vienne le temps de délivrance, ré- pétait-il souvent ; mon bras garde encore assez de force pour la revanche et, semblable à une vieille cavale de guerre qu'enivre la senteur de la poudre, je volerai sans soupçon de danger sur le champ du combat !

Et, chacune des paroles de l'ancien guerrier était empreinte d'un cachet de profond pa- triotisme qui retrempait son âme chevale- resque. Quelquefois, à la suite de récits mouvementés, le père LeGardeur se prenait à soupirer et, d'une voix tremblotante, mais énergique, il entonnait ce vieux refrain qu'au- trefois on chantait là-bas, comme pour défier les vainqueurs :

" Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,
" Et, malgré vous, nous resterons Français ;
" Vous avez pu germaniser la plaine,
" Mais, notre cœur ' vous ne l'aurez jamais ! "

* *

Depuis son arrivée au Canada, le père Le- Gardeur avait exercé bien des métiers pour subvenir à son existence, mais, vers 1884, ses forces physiques l'abandonnèrent, et il se fixa dans un des comtés qui bordent les rives de l'Outaouais, pour y vivre des aumônes du pu- blic. Tous le secouraient avec plaisir, car ses malheurs lui attiraient bien des sympathies, et ses qualités de cœur, sa foi profonde de ca- tholique, lui gagnaient la charité de tous. Quand les petits enfants le voyaient venir, ils couraient vers lui, lui pressaient la main, lui donnaient une part de leurs fruits, et le men- diant, s'asseyant sur une pierre au bord du chemin, leur disait des vieilles légendes de son cher pays de Bretagne et de sa bonne province d'Alsace. Les petits l'écoutaient avec respect et, quand il avait terminé ses ré- cits, lui disaient : " Merci, père Gardeur," comme ils l'appelaient brièvement.

* *

Un jour du mois de décembre, vers l'année 1887, le vieux résolu de s'éloigner de son vil- lage d'adoption, afin d'amasser quelques sous pour se payer de petites douceurs durant les fêtes de Noël. Le malheureux, il craignait de